

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 16

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Un certain nombre d'abonnés ont laissé
revenir „impayé“ notre remboursement.
Nous nous permettrons de le présenter à
nouveau à fin courant.



LA VATSE AO BAILLI

VO séde, prâo su, que dein lo vîlhio
teimps, lâi avâi dâi bailli que lè Ber-
nois no z'envouyîvant. Ein a zu dâi
bon et dâi croûio. Quemet lè bon n'ant pas étâ
tant, tant épais, vo vu dere oquie vouâ de ion
que l'êtâi.

L'êtâi lo bailli de Mâodon, cein sè passâve lâi
a mé de dou ceint z'an. S'appelâve ... pu pas vo
dere bin adrâi quemet ; on nom ein Dingue po
fini. Lè dzein lâi desant : « Monsu Dingue ! » et
l'amâvant pas pî tant mau. L'apportâve âi dzein
de Mâodon quaque taquenisse ti lè coup que
l'allâve à Berne, dâi z'or ein bescoumo, dâi z'af-
fêre tsapouaisî de pè Thoune, et dinse dâi bou-
greri.

On coup lâo z'amîne onna vatse !

Et va ! Iena de cliâo pucheinte fribordzaise
dâo canton de Berne, nâire et bliantse avoué
onn'êtâila bliantse et nâire sur'on get, que l'avâi
on lacî de la mètsance, omète on demi-setâ pè
soûte. Et portointa !

Dan lo bailli dit dinse âo tambou de Mâodon :

— Accutâ, Fouettapî, vaicé 'na vatse que tè
baillio à gardâ. Tè foudrà la soigné quemet lè
pelion de tè get : lâi baillî à bâire et à medzî,
accutâ son rondzo, l'aryâ, la vilâ, la menâ âi
bâo. Po ta peina, tè baillio ceint batse per an. Lo
vî sarâi po lè dzein de Mâodon. Mâ, tè dio tot
parâi que se jamé vegnâi à crèvâ devant lo
teimps, farî peindre âo grand pèrâ goliâ stisse
que vindra mè lo dere. Te m'ou bin ! Ora, ouz !

Fouettapî preind la vatse, et l'a tant voliu la
gouvernâ que, ma fâi, quaque teimps aprî l'a
crèvâ de drudze. Fouettapî l'êtâi âo non pllie de
sa vya. Cô âodrâi dere âo bailli que sa vatse l'è-
tâi crèvâre ? Po ître peindu ! Et tot parâi faillâi
lo lâi dere, cote que cote.

Lo pouro tambou n'ein droumessâi pequa et sè
traisâi lè pâi de la tita.

A la fin, ie va conta sè misère âo martsau que
passâve po on tot fin. Lè dzein desant mîma-
meint que pouâve remettre lè get âi fâie, tant
l'êtâi suti. Lo martsau lâi dit dinse :

— Se te mè baille veingt batse, m'ein vé trovâ
lo bailli. Te mè resseimblio on bocon, lo bailli
vâi pas tant bî et lâi vâo rein vère que dâo fû.

Dinse de, dinse fé. Lo martsau preind la ve-
tura à Fouettapî, et l'arreve dèvant lo bailli
Dingue.

— Eh bin ! que lâi fâ, et ma vatse ?

— Monsu, voutra vatse, faut que vo diesso
que medze pe rein !

— Vouaih !

— L'è dinse. Et, faut que vo diesso que bâi
pe rein !

— Quaise-tè ?

— L'è dinse. Et pu, faut que vo diesso que l'a
lo rondzo arretâ !

— Pas moian ?

— L'è dinse. Et pu, faut que vo diesso que
pisse pe rein mé !

— Ma ! Ma !

— Oï, l'è dinse. Et pu, faut que vo diesso que
fâ pe rein mé de fèmé !

— Ma ! Ma ! Ma ! Adan, que fâ lo bailli, se
ma vatse ne medze pe rein, se bâi pas, se pâo pas
pessî, se botse de baosâ, l'è que l'è morta ?...

— Tot justo, monsu. L'è vo que vo lâi de.
Dinse, n'è pas mè que sarî peindu !

Lo bailli, que l'êtâi de bouna, se bete à recaffâ
et à dere :

— N'arè jamé cru lè tambou asse fin !

— Oh ! l'è que su pas tambou, 'su martsau, re-
pond lo tot fin.

L'è du clii teimps qu'on dit : « Fin quemet on
martsau ! »

Marc à Louis.

Délicatesse. — Figure-toi, mon vieux, qu'hier j'ai
trouvé un porte-monnaie.

— Tu l'as rendu ?

— Penses-tu, son propriétaire se serait cru obligé
de me donner une récompense, et ça aurait blessé
profondément ma... délicatesse.

UN COMMANDANT DANS L'EMBARRAS

'ETAIT au rassemblement de troupes
de ***. A l'aube, le bataillon s'organi-
sait sur la place du village pour se
porter rapidement à son poste de combat ; les
tambours battaient le rappel, les trompettes son-
naient, et les soldats, après avoir secoué la paille
attachée à leurs capotes et à leurs moustaches,
bouclaient leurs sacs et couraient au lieu de ras-
semblement. On les voyait sortir de toutes les
granges, de toutes les remisés où ils avaient logé
pour une nuit. Les capitaines formaient leurs
compagnies, les lieutenants, les sergents et les ca-
poraux étaient à leur poste. Seuls le commandant
et l'adjudant ne paraissaient pas.

Un tambour, envoyé pour s'informer de leur
sort, était revenu tout penaud ?

— L'avez-vous vu ?

— Non, mais il m'a crié : « Trouve-moi mes
bottes et ma culotte, ou va au diable ! »

La situation du chef était en effet fort désa-
gréable. La veille, à la suite d'un accident arrivé
à son cheval, ayant dû mettre pied à terre et pa-
tauger pendant plus d'une demi-heure dans des
chemins abominables et entièrement détrempés
par les pluies, il avait horriblement coté son
fourniment. Son brosseur avait pris ses bottes et
son pantalon pour les nettoyer, mais il ne reve-
nait pas.

Revêtu de sa tunique et coiffé de son képi ga-
lonné, le malheureux commandant, les jambes
nues comme un lazzarone, arpentait sa chambre
avec des rugissements de lion. Tantôt il ouvrait la
porte, tantôt le guichet de la fenêtre, et criait
d'une voix rauque :

— Motteux, ma culotte ; Motteux, mes bottes ;
arrives-tu, canaille ?

Jamais chef de bataillon ne s'était trouvé dans
une position aussi critique.

— Motteux, si tu n'arrives pas, je te fais fusil-
ler ! mille tonnerres !

L'adjudant-major, qui avait couru à cheval
toute la nuit pour le service de la troupe, et qui
logeait dans la chambre voisine, crevait de rire
entre ses draps.

Quant aux gens de la maison, retirés dans la
cuisine, ils tremblaient d'effroi.

L'adjudant fut bientôt saoulé dans sa tunique,
botté, éperonné, prêt à monter en selle. Il heur-
ta à la porte de son chef.

— Trez !... dit une voix brutale.

— Commandant, partons-nous ? il y aura du
retard.

— Il y aura du retard !... Vous êtes commode,
vous !... Je le sais pardieu bien qu'il y aura du
retard... Mais puis-je partir dans la tenue que
voilà ?... hein ?... Et il montra ses jambes nues et
ses chaussettes maculées. Il y a assez longtemps
que vous avez dû m'entendre « émir. Quand je
tiendrai Motteux, je l'étranglerai comme un
chat !... tendez-vous !

L'adjudant courut faire une reconnaissance au
milieu des vergers, vers les cuisines improvisées
où les hommes avaient mangé la soupe, et trouva
maître Motteux accroupi devant le feu et se con-
fectionnant, sans souci de l'heure, une soupe à la
farine dans un couvercle de marmite. Les bottes
crottées du commandant et son pantalon étaient
jetés négligemment, sans aucun respect, sur l'her-
be foulée et humide de rosée.

Un vigoureux coup de pied au bas du dos rap-
pela le brosseur au sentiment de son devoir. Il
alla s'étendre sur le nez à trois pas de distance,
et quand il se releva, bottes et pantalon avaient
disparu.

Un adjudant n'a pas le temps d'en dire davan-
tage ; ce peu de paroles avaient suffi pour éclaircir
la situation.

Le commandant, heureux de rentrer dans son
fourniment, remercia le ciel et embrassa son ad-
judant.

— Mon cher, vous sauvez mon honneur... et
ma vie... vous comprenez... plutôt que de man-
quer à mon devoir, je me faisais sauter le képi...
quant à Motteux... assez causé, son compte est
fait... bataillon, pour regagner le temps perdu,
pas gymnastique, arche !

Ceci fut dit en courant vers le bataillon, où
son cheval l'attendait.

Du brosseur, on n'entendit plus parler ; il
avait compris que, dans le salaire qui l'attendait,
les bottes de son chef joueraient un certain rôle.
Il les avait brossées assez longtemps pour en con-
naître le poids et l'épaisseur des semelles.

Bonne raison. — Tu devrais bien m'acheter une au-
tre fourrure.

— Mais tu as celle de l'année dernière.

— Alors, tu t'imagines que je vais porter cette étole
de renard pendant deux ans

— Dame ! le renard l'a bien porté toute sa vie.

Paroles d'avare. — Pourquoi ne donnez-vous jamais
un sou à un pauvre diable ?

— Pour suivre les préceptes de l'Evangile, qui dit :
« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas
qu'on vous fit. » Et comme je ne voudrais pas qu'on
me fit l'aumône, je ne la fais pas à autrui.

Quand la langue fourche... — Un distillateur qui
veut assister au dénouement d'une grande affaire, ar-
rive en retard à l'audience. Désireux de savoir où l'on
en est, il demande précipitamment à l'huissier :

— Est-ce que jury a déjà rendu son vermouth ?